

Note de l'auteur

Les anecdotes enveloppant le récit, de l'épée de diamants offerte au général Sacken aux cris séditieux des faubourgs, des chansons de Sourdon aux mots frondeurs des bonapartistes, sont tirées des archives et de la presse de l'époque. Les personnages de fiction du *Livret Rouge*, quant à eux, côtoient de véritables acteurs du moment, ainsi le *Curé rouge* (Jacques Roux), le brasseur Santerre ou encore l'artiste Henri Redouté appartiennent-ils à l'histoire.

Si Napoléon, Louis XVIII ou Joseph Fouché sont bien connus du public, d'autres acteurs mineurs du *Livret Rouge* exigent un bref éclairage sur leur destinée. François Richard-Lenoir, après avoir tout tenté pour sauver ses manufactures, est bientôt ruiné. Il vit alors du secours de sa fille et de son gendre, Zénon Lefebvre. En 1837, ses anciens amis sont obligés de lancer une souscription pour lui venir en aide. François Richard meurt en 1839. Aujourd'hui une rue, un boulevard, un square et une station de métro du 11^e arrondissement de Paris portent son nom.

En récompense de ses services, le général Lefebvre-Desnouettes est nommé pair de France par Napoléon peu de temps après son retour au château des Tuileries. Le 18 juin 1815, il commande la cavalerie légère de la Vieille-Garde à Waterloo. Inscrit sur les listes de proscription par

LE COMLOT DU LIVRET ROUGE

Joseph Fouché, ministre de la Police (ordonnance du 24 juillet 1815), le général Lefebvre-Desnouettes part en exil et cherche un asile jusqu'en Alabama (États-Unis). Il meurt au printemps 1822, lors du naufrage de son bateau, alors qu'il avait décidé de revenir en Europe.

Simon Duplay continue à servir au sein du bureau de la police politique de Napoléon lors des Cent-Jours. Après Waterloo, les royalistes le conservent à son poste. Il sera l'un des meilleurs spécialistes des milieux d'opposition sous Louis XVIII. Simon Duplay a laissé un *Mémoire sur les sociétés secrètes et les conspirations* (1823) qui demeure une source précieuse pour les historiens.

Enfin, si vous désirez marcher sur les pas de Samuel Le Mullois dans ce Paris de la première Restauration, la Bibliothèque nationale de France (BNF), sur son site Gallica, a mis en ligne des documents précieux et indispensables pour bien vous guider. Ainsi le plan de Charles Picquet (*Plan routier de la ville de Paris, divisé en XII arrondissements ou mairies et en 48 quartiers*) vous permettra d'arpenter la ville en 1814. Vous trouverez également sur le site des illustrations de la vie quotidienne des habitants de la capitale sous Louis XVIII dans les *Tableaux de Paris* (1820) de Jean-Henri Marlet.

Concernant les ouvrages éayant le Livret Rouge. Les théories de Lavater sont consultables dans *Le Lavater portatif ou Précis de l'art de connaître les hommes par les traits du visage* (1808). Les brochures de Lazare Carnot, de l'abbé Grégoire, du vicomte de Chateaubriand ou du comte de Saint-Simon sont disponibles dans leur intégralité sur Gallica.

POUR PLUS D'INFORMATIONS, RENDEZ-VOUS SUR
[HTTPS://COMMISSAIRELEMULLOIS.WIXSITE.COM/WEBSITE](https://commissairelemullois.wixsite.com/website)

*Paris, faubourg Saint-Antoine, cour Saint-Éloi, samedi
24 septembre 1814.*

Le choc fit peu de fracas, seulement celui d'un corps dont les os se cassent en mille petits morceaux après une chute de plusieurs mètres. Lui qui avait tout au long de sa vie vécu dans le bruit et le tumulte, en s'écrasant sur les pierres de sa cour, disparaissait en silence. Il n'y avait aucun spectateur innocent pour le plaindre, prier pour lui ou bien même apprécier sa mort comme un châtement trop longtemps attendu. Dans un ultime effort, en cette froide soirée d'automne 1814, Joseph Chunotte, longtemps vice-roi du faubourg Saint-Antoine, ferma les yeux tout en esquissant un rictus qui ressemblait étrangement à un sourire.

1

HÔTEL DE JUIGNÉ

Comme tous les matins, Samuel Le Mullois se levait à l'aube. Circulant à pas feutrés dans son appartement, un flambeau à la main, il faisait attention à ne pas réveiller Cornelia. Il craignait de rompre ce moment de paix par l'obligation de prononcer des paroles d'habitude. Une fois réfugié dans son cabinet de travail, il se mit à lire les Écritures. Il en était au passage où Ézéchiël, prophète du malheur à venir, posté aux portes du Temple pour offrir au nom du Seigneur un Salut possible aux Hébreux, subissait leurs outrages. Après avoir réfléchi quelques instants pour saisir le sens de cette obstination à préférer l'illusion à l'essentiel, il tourna lentement son visage en direction de la fenêtre. À l'évidence, en ce dernier dimanche de septembre 1814, la pluie l'accompagnerait toute la journée.

Ce rituel du matin était sa manière particulière de se glisser doucement dans cette réalité du quotidien qui l'écartait si souvent de lui-même. Ce n'était qu'après avoir la sensation d'être enfin prêt à vivre parmi les autres qu'il se rendait dans sa cuisine encore froide de l'absence de la domestique. En passant dans le couloir, il ramassa une enveloppe qui

avait été glissée par le concierge sous la porte de l'entrée durant la nuit. Avant même de l'ouvrir, il avait conscience du caractère très particulier de l'expéditeur.

Après avoir pris un peu de pain beurré et bu son café soigneusement préparé dans sa nouvelle cafetière à percolation, il décacheta la missive déposée par un factotum de la Direction de l'administration générale de la police. Il s'agissait tout bonnement d'une convocation à neuf heures à l'hôtel de Juigné, rédigée par Simon Duplay, longtemps adjoint et confident du redouté Joseph Fouché. Sans s'alarmer davantage, Samuel Le Mullois nettoya sa table et partit faire sa toilette. Tout en se rasant de frais, il était convaincu que le signe tant attendu de sa direction s'était manifesté, que son exil administratif allait enfin cesser.

Cette bonne nouvelle était cependant tempérée par l'heure et le jour de cette convocation. Le nouveau chef de la police, le comte Beugnot, en courtisan de Louis XVIII, roi de France Très Chrétien, n'avait-il pas ordonné le respect scrupuleux du repos dominical afin que les Français retournent dans les Églises ? Mais Le Mullois, homme du métier, savait mieux que quiconque que les mystères de la police sont impénétrables et qu'il fallait obéir à cette voix influente. Après un dernier regard derrière lui, il enfila sa redingote sombre, ajusta avec goût sa cravate et son chapeau haut de forme, puis s'arma de sa canne à pommeau sculptée d'une boule d'ivoire rehaussée d'un soleil rayonnant. L'assurance de la netteté de sa personne lui permettait d'affronter le monde extérieur.

Une fois au pied de l'immeuble, le commissaire Le Mullois y rencontra la boue, compagne habituelle d'un Parisien en automne. Dans la rue du Colombier, voie

obscur dominée par les hauts murs de l'Abbaye, seule une rigole au milieu servait à l'évacuation des eaux ménagères et du trop-plein de la fontaine Saint-Sulpice à proximité. Les jours de pluie abondante, le ruisseau central formait un torrent nauséabond dont l'écume se composait de toutes les immondices du quartier. Par réflexe, il plongea sa main dans son gousset pour y retirer son flacon à odeur. Après avoir inhalé quelques senteurs de lavande, Le Mullois se mit à marcher sur la pointe des pieds pour éviter de jeter par-derrrière de la boue sur ses bottes et son pantalon. La distance était heureusement très courte entre son appartement et les quais où se trouvaient concentrées dans un périmètre restreint toutes les forces de sécurité de la monarchie restaurée, la police à l'hôtel de Juigné sur le quai Malaquais, et le ministère de la Guerre à l'hôtel Saint-Dominique, le long du quai d'Orsay, services veillant à distance sur le palais des Tuileries que seul le fleuve séparait d'eux.

La rue des Petits-Augustins s'ouvrait sur la Seine et, en s'y engouffrant, il vit l'obscurité et l'humidité se changer en un instant en lumière et souffle. Le Mullois commença à respirer de nouveau et son regard, comme à chaque fois qu'il passait ici, s'arrêta sur ce paysage unique. La vue du pont des Arts, des palais du Louvre et des Tuileries le rendait heureux. En son for intérieur, il s'étonnait de l'influence extraordinaire qu'avaient les lieux sur lui.

Habitué à se trouver impliqué dans des affaires délicates, le commissaire, qui aimait humer une bonne bouffée d'air pur avant d'être plongé dans les eaux troubles des intrigues policières, s'appuya un long instant sur le parapet du pont des Arts. Tout en respirant l'odeur âcre des flots agités charriant les débris du sol argileux, il se ravissait de

ce temps nuageux. Le policier ne pouvait s'empêcher, avec espoir et crainte, de penser à son rendez-vous. Il savait que le prix à payer pour sa réintégration allait être, une fois de plus, de perpétuelles offenses contre lui-même.

Le Mullois avait été trop souvent confronté au sang durant sa vie, sa mémoire en était submergée. Il n'en aimait ni la vue, ni les exhalaisons, ni même les différentes nuances de couleurs selon son état. Jeune soldat parti combattre pour un idéal, son engagement s'était traduit par sa participation, lors de batailles rangées, à de véritables hécatombes. Tous ces morts le hantaient. Il n'avait jamais pu supporter la vision de ces corps amis ou ennemis meurtris par le fer et le feu. Son expérience l'avait convaincu que la renommée ne pouvait pas se façonner par le sang. Pour preuve, malgré la volonté impérieuse de Napoléon, son impossibilité de terminer cet inconcevable temple de la Victoire à l'extrémité du boulevard de la Madeleine.

Lassé de ces visions d'horreur pour une cause si belle à l'origine, et après un nouveau vain massacre aux confins de la Prusse-Orientale, il avait fait valoir ses blessures pour obtenir sa réforme et son entrée dans la police. Bien que rêvant de guérir la gangrène sociale que sont le brigandage et le vol, Le Mullois avait été affecté aux services criminels. Ses talents à plonger dans l'âme de la victime et à déjouer les manœuvres des assassins, comme lors de l'affaire du comte von Effenberg, avaient définitivement lié son activité policière au crime.

À l'annonce du renvoi du duc d'Otrante, cherchant à s'échapper de ce travail de sang qui lui pesait, Le Mullois avait demandé et obtenu sa mutation dans les services de surveillance. Il s'y illustra encore par sa discrétion et son

acuité. Au lieu d'en tirer fierté et honneur, il avait toujours préféré adopter une attitude d'humilité que ses collègues et ses chefs, incapables d'en saisir le sens, prenaient pour de l'orgueil ou une certaine honte du métier. L'anonymat qu'il cherchait dans sa pratique policière avait tellement bien réussi qu'au retour des Bourbons, au printemps 1814, il fut laissé de côté dans la nouvelle organisation. Le commissaire Samuel Le Mullois attendait donc patiemment depuis de longs mois un signe de ses anciens chefs.

L'effondrement de Napoléon n'avait pas fait disparaître ses ambitions. Le commissaire voulait à tout prix poursuivre sa carrière, même sous ces nouveaux maîtres surgissant du passé. La politique ne l'intéressait guère, il aimait seulement par son métier s'imaginer combattre le mal et défendre activement le droit dans une société sans cesse soumise à toutes sortes de violences. Le Mullois était confiant dans sa réintégration prochaine, car dans ce genre d'administration le talent et l'expérience l'emportaient sur tout autre critère personnel. Pour preuve, Louis XVIII, avec une certaine candeur, avait remis la sécurité de son royaume entre les mains expertes des anciens serviteurs de Napoléon. Il faut dire que les Bourbons n'aimaient pas le travail de police, cette nécessité sociale devenue une véritable institution sous l'Empire. Le roi comme ses proches n'y voyaient qu'un organe de surveillance et de persécution incompatible avec le principe monarchique. Seuls les gouvernements illégitimes avaient besoin de l'obscurité et de l'arbitraire pour s'imposer aux Français. Les Bourbons ne doutaient pas un seul instant, par l'histoire de la France et celle de leur dynastie, qu'ils avaient le droit pour eux et n'avaient nul besoin d'une puissance inquisitoriale.

Pour bien signaler à l'opinion publique la fin de ces pratiques malsaines, Louis XVIII avait fait publier, en mai 1814, une ordonnance imposant la fusion du ministère de la Police générale et des services de la préfecture de police de Paris, deux agences honnies, dans une seule et même Direction générale de la police. Même si le chef de cette administration avait les mêmes honneurs à la cour qu'un ministre, les fidèles serviteurs des Bourbons avaient eu bien du mal à trouver des candidats pour cette besogne peu ragoûtante. Ils avaient donc été obligés de puiser parmi les nombreux royalistes de la dernière heure. Après l'avoir placée entre les mains du baron Pasquier, qui s'en dessaisit promptement pour prendre la tête des douanes, le comte Beugnot, un ancien haut fonctionnaire de Napoléon, fut nommé à l'hôtel de Juigné. Le Mullois s'amusait à voir ces courtisans de tous les régimes accepter une charge qu'aucune personne honorable de la nouvelle société ne désirait prendre.

Si cet amalgame impur formant la Direction générale avait entraîné une restructuration totale des services, l'ossature de commandement était restée quasiment identique. Peu avant l'arrivée des Bourbons à Paris, les chefs, véritables caméléons politiques, bien qu'ayant servi et sévi durant la République et l'Empire, s'étaient enveloppés de blanc, couleur de la dynastie, pour conserver leur poste. Cette adaptation leur avait réussi puisque ces girouettes régnaient toujours en maîtres sur les multiples divisions de l'agence du n° 11 quai Malaquais.

Samuel Le Mullois savait que cette virginité nouvelle n'empêchait pas de heurter les royalistes, notamment les plus fougueux, car les stigmates des temps honnis de

la République étaient parfois trop visibles. Ainsi Simon Duplay qui était toujours secrétaire de la police politique des Bourbons, et qui faisait appel à lui aujourd'hui, dans toute sa personne, n'était qu'un mauvais souvenir pour tous les partisans de Louis XVIII. Tout le monde savait qu'il était le neveu de Maurice Duplay, l'amphitryon de Maximilien Robespierre dans sa maison de la rue Saint-Honoré durant la Terreur. Bien plus qu'un simple invité, l'*Incorruptible* avait trouvé un soutien total auprès de l'entrepreneur de menuiserie et de sa famille. Le bruit courait même toujours en 1814 que Simon, hébergé par son oncle, avait été le secrétaire particulier de Robespierre. Seule certitude, fougueux partisan de la Révolution, Simon Duplay avait pris les armes pour la défendre. Son engagement lui avait même coûté le bas de sa jambe, arraché par un boulet prussien, lors de la bataille de Valmy.

À la chute de Robespierre, Duplay Jambe-de-bois, républicain dans l'âme, avait continué de lutter dans l'espoir de rendre la république plus juste. Impliqué dans la Conspiration des Égaux de Sylvain Maréchal et de *Gracchus* Babeuf, il avait été sauvé de la déportation par Joseph Fouché. Entré à son service, fin connaisseur des milieux jacobins, Duplay s'était révélé un travailleur infatigable. Puis il avait gravi les échelons en servant différents maîtres. L'ancien républicain fut indispensable à Fouché, à Reynier, à Fouché de nouveau mais devenu duc d'Otrante, au duc de Rovigo, au comte d'Anglès et l'était aujourd'hui au comte Beugnot. Simon Duplay avait enfoui soigneusement ses convictions de jeunesse sous les dossiers et les rapports de surveillance. Il collationnait les notes individuelles en provenance de sources différentes, les liait entre elles et

augurait parfois une menace pour le gouvernement. Le policier avait le don de lire dans l'encre comme d'autres échafaudent des prédictions dans le marc de café. Les années se succédant, depuis son bureau de l'hôtel de Juigné, Duplay Jambe-de-bois avait trouvé son équilibre dans les tâches administratives du contrôle policier. N'aimant guère ce personnage dont la loyauté semblait bancale, le directeur Beugnot l'avait rétrogradé, mais lui avait tout de même conservé un bureau particulier.

En s'apprêtant à passer les portes de l'immense bâtiment dévolu à la surveillance de ses compatriotes, Samuel Le Mullois savait qu'en jouant finement la partie, il avait toutes ses chances de réintégrer cette communauté soudée de gens de police toujours prêts à défendre les intérêts du pouvoir en place, mais surtout à se soutenir mutuellement face aux bourrasques politiques. Fort de cette certitude, après avoir salué le planton, il traversa la cour et marcha avec aisance vers l'escalier majestueux. Comme l'indiquait la missive, le bureau de Duplay se trouvait au niveau supérieur. Le rez-de-chaussée de ce magnifique hôtel particulier n'était pas pour des hommes comme lui : les vastes galeries, les salons aux lambris de chêne sculpté étaient réservés au directeur et à ses hôtes de distinction. Fouché avait tout fait au temps de l'Empire pour donner un parfum aristocratique aux affaires de police, reléguant volontairement les basses intrigues dans les étages.

Le Mullois grimpa en respectant le silence de ce lieu quasiment désert. La vue d'un commis aux écritures assis derrière un bureau au détour du deuxième niveau le convainquit qu'il touchait au but. Soulevant sa tête au bruit de ses pas cadencés, le factionnaire demanda à Samuel

Le Mullois de patienter quelques instants dans l'anti-chambre. Cet ultime moment de répit lui permit de s'apaiser davantage. Véritable expert du silence, Le Mullois savait que tous les individus, puissants ou faibles, aiment à parler et à se croire entendus. Au moment où l'employé l'introduisit dans le bureau de Duplay, l'inspecteur était disposé à écouter sans émotion l'ancien républicain devenu agent de la police des Bourbons.

Comme de coutume dans un lieu où l'on travaillait à toute heure, un chaos ordonné régnait dans la pièce. Des papiers imprimés à l'en-tête des différents ministères, des liasses de feuilles enveloppées d'une couverture au large titre « police politique », des plumes d'oie abîmées par une trop grande utilisation ou encore des codes pénaux aux dos cassés parsemaient la salle. Cette sensation d'une force bureaucratique vivante était pourtant vite dominée par l'odeur âcre provenant de l'humidité des lieux encore accrue par l'incompréhensible fermeture de la seule fenêtre placée derrière le bureau de Simon Duplay. En entrant, bien que mécontent de ressentir la moiteur de ses mains, Samuel se félicitait d'avoir pris du temps pour respirer, précaution qui le mettait en mesure maintenant de s'acclimater à l'environnement de l'homme-papier. En regardant son hôte, il remarqua que son visage blanchâtre et ses cernes bistre par un étrange mimétisme faisaient écho à l'encre et au papier d'un de ses fameux rapports de surveillance.

Duplay rompit ces premiers moments d'observation :

— Je vous en prie, monsieur Le Mullois, veuillez prendre place en face de moi et surtout me pardonner de ne pas pouvoir me lever pour vous saluer selon les formes. Un lointain souvenir m'empêche en ces jours pluvieux de me

déplacer avec autant d'aisance que je le souhaiterais, dit-il en se frottant le haut de sa jambe.

L'affabilité du ton et la transformation lumineuse de son visage d'une pâleur extrême n'étonnèrent guère Le Mullois, il savait qu'on ne parvenait pas à surmonter tant d'intrigues politiques sans un certain charme.

Tout en s'installant, Simon Duplay regardait une nouvelle fois avec intérêt le document placé devant lui et reprit la parole :

—Nous n'avons guère eu l'occasion de nous rencontrer par le passé. Nous sommes pourtant collègues depuis bien longtemps, vous à l'étranger, moi à Paris. Pourquoi avez-vous tant attendu pour demander à continuer à servir, n'appréciez-vous pas les Bourbons, ne voulez-vous pas défendre par vos talents la race légitime au trône de France ?

La question était embarrassante, car elle devait entraîner une réponse louant la monarchie imposée par les rois étrangers victorieux des Français à un ancien républicain dénué de scrupules politiques. Le Mullois répliqua de ses lèvres serrées :

—J'ai demandé ma réintégration dans les services de police dès mon retour en France, ma lettre a été envoyée à vos bureaux le 7 mai 1814 précisément. J'étais dans l'attente de votre réponse.

—C'est une façon d'agir assez extraordinaire. Tous vos collègues de l'Empire, les serviteurs de Savary notamment, dès le lendemain de la chute de leur maître, nous ont littéralement inondés de protestations de fidélité et de propositions de services, alors que vous vous êtes contenté d'une seule lettre ! Et encore, ces quémandeurs se sont creusé la tête pour adapter leurs sollicitations aux

vœux des Bourbons, recomposant sans cesse pour l'occasion leur propre histoire et mettant en avant des sacrifices imaginaires pour une cause royale qu'ils ne connaissaient sans doute même pas avant la Restauration. Regardez donc cette lettre ! dit Duplay en la plaçant sous les yeux de Le Mullois. L'auteur est l'un de vos anciens collègues. Cela fait la septième missive qu'il nous adresse depuis trois mois. Dans cette dernière, il nous écrit avec assurance que s'il avait bien servi l'Empereur, c'était pour mieux préparer la restauration des Bourbons ! Même si cela est d'une absurdité alarmante, puisque nous possédons des dossiers sur tous nos agents, au moins cet homme a le mérite de tout mettre en œuvre pour réaliser son ambition. N'êtes-vous pas aussi déterminé que lui ?

Agacé par ces insinuations et surtout à l'idée de se justifier devant un relaps, Le Mullois lui répondit d'une voix métallique :

— Je vous écoute, mais je ne vous comprends pas. Parlez clairement, je vous prie.

Stupéfait, Duplay cacha son mécontentement et répliqua avec amertume :

— Vous autres luthériens, vous êtes de véritables bonnets de nuit ! Toujours à prendre tout de haut et à mettre un terme à toute discussion. À croire, monsieur Le Mullois, que vous ne craignez pas de replonger dans votre obscurité originelle, à Rouen, si je ne me trompe !

— Vous faites erreur en effet, je ne suis pas luthérien mais calviniste, et suis enfant de Dieppe. Enfin je vous assure que la lumière là-bas éclaire les hommes aussi brillamment qu'à Paris, et je ne crains aucunement d'y retourner !

Un long silence se fit.

— Mon cher Le Mullois, reprit Duplay calmement, votre indépendance d'esprit a longtemps porté préjudice à votre carrière, aujourd'hui elle peut vous permettre de servir de nouveau et de continuer votre ascension, mais cette fois au service des Bourbons. Voyez-vous, pour utiliser une expression de notre jeunesse martiale, les agents de la police générale doivent maintenant *serrer les rangs*, former un bloc impénétrable et percutant. Si Sa Majesté dans sa grande bonté n'a guère modifié nos services, elle a tout de même permis l'existence d'autres polices plus ou moins secrètes empiétant sans vergogne sur nos plates-bandes. Comme vous le savez sans doute, en ce dimanche 25 septembre 1814, à l'instant même où je vous parle, nous avons à Paris, à la recherche de complots ou de crimes à venir, nos propres agents, des hommes aux gages des ultraroyalistes, des espions à la solde du gouverneur militaire de Paris et même d'anciens serviteurs de la préfecture ! Toutes ces polices sont moins intéressées à la survie de la monarchie qu'à la destruction de leurs rivales. Ajoutez à cela que ce sont les préfets de chaque département qui ont en charge notre ancienne fonction, vous voyez donc combien notre influence est devenue très modeste alors que les dangers pour les Bourbons sont nombreux. Nous sommes arrivés au point que pour prouver notre utilité et notre efficacité à la Cour et à l'opinion publique, deux solutions s'offrent à nous : résoudre une affaire ancienne ou éviter un crime en frappant ses auteurs avant qu'ils ne l'exécutent. Je cherche aujourd'hui à former un cercle d'hommes fidèles, de parole et aimant plus le métier que les basses intrigues pour donner de nouveau sens à la fonction de police.

Le Mullois laissa échapper discrètement un soupir d'ennui. Mécontent, Duplay reprit quand même :

—Vous connaissez le mot de désespoir de notre précédent directeur à un homme de la cour. Face à son incapacité à former une administration sûre, il lui confia : « Mais trouvez-moi d'honnêtes gens qui veuillent exercer de pareils emplois ? » D'après cette opinion tellement partagée aujourd'hui par nos compatriotes et qui est presque devenue un principe, il est bien hasardeux à un homme qui croit avoir quelques droits à l'estime de penser remplir des fonctions auxquelles un mépris inévitable est attaché. Quelle erreur de voir notre œuvre ainsi ! L'objet de la police est de connaître à fond l'esprit public ou celui d'une classe particulière d'individus qui, suivant les circonstances, peut influencer sur la tranquillité publique, la sûreté même du souverain. Je ne crois pas qu'il y ait quelque chose de déshonorant à remplir avec succès une fonction aussi importante que de prévenir de grands désordres. Il ne me paraît pas impossible de servir dignement la chose publique, même dans cette carrière, sans contracter la moindre tache d'infamie. Votre itinéraire jusqu'ici le prouve d'ailleurs suffisamment.

Duplay continua :

—La manière dont vous avez résolu l'affaire du comte von Effenberg et vos diverses enquêtes quand vous étiez commissaire spécial nous sont bien connues et nous sommes convaincus que vous êtes l'homme de la situation, vous savez agir avec discrétion.

—Quelle situation ? dites-m'en plus, dit le commissaire.

—Tout en cherchant à déjouer des complots imaginaires, les différentes polices, notamment celle du baron de Rouffiac attachée aux contre-révolutionnaires du pavillon de

Marsan, semblent vouloir s'intéresser à une affaire qui tient particulièrement à cœur à Sa Majesté et à son entourage. Il s'agit de retrouver les pierres précieuses toujours dans la nature appartenant à la maison des Bourbons dérobées lors du cambriolage du Garde-Meuble à l'automne 1792, voilà plus de vingt ans. Comme vous le savez sans doute, la pègre parisienne, profitant du désordre politique, avait dévalisé les trésors royaux. Tout un héritage séculaire disparu ! Le scandale avait été énorme en ce temps où les drames étaient pourtant quotidiens, on accusa même Danton d'être le commanditaire de ce crime. Certes des cambrioleurs furent arrêtés et la plupart des pierres réapparurent, mais certains de ces trésors sont encore aujourd'hui introuvables.

Duplay s'arrêta brièvement pour observer l'effet de ses paroles sur Le Mullois. En s'apercevant que depuis le début de l'entretien, ses traits n'avaient toujours pas changé, le secrétaire pesta intérieurement contre cette figure de cire. Il continua tout de même :

— Hier, le commissaire Boucheron du huitième arrondissement, celui du quartier des Quinze-Vingts, au faubourg Saint-Antoine, nous a appris que Joseph Chunotte avait été retrouvé mort de manière suspecte. Il serait tombé de sa fenêtre. Cette information nous donne indubitablement une longueur d'avance sur les autres polices. En effet, Joseph Chunotte, avant de mourir en entrepreneur de filature, avait été du temps de sa jeunesse un jacobin fanatique. À l'automne 1792, il avait été clairement compromis par les aveux d'un des voleurs du Garde-Meuble. Comme il jouissait d'appuis politiques puissants, notamment de l'amitié du brasseur Santerre, les agents de police du Comité de sûreté

générale n'étaient jamais parvenus à le compromettre. Puis, son extraordinaire influence auprès des faubouriens a poussé les gouvernements successifs à l'absoudre de tous ses péchés de jeunesse. Hier encore, Chunotte n'était connu dans le quartier Saint-Antoine que sous le titre de « vice-roi du faubourg ». Je vous demande donc d'enquêter ostensiblement en compagnie de l'inspecteur Dugénie du premier bureau, ci-devant Bureau de la sûreté de la préfecture de police de Paris, sur la mort de Chunotte. Vous verrez, c'est un enthousiaste très compétent selon ses chefs. Il arrivera rapidement à connaître le fin mot de la disparition du manufacturier. Pendant que l'inspecteur mènera ses investigations, vous devrez de votre côté renouer les fils rompus du passé et tenter de retrouver la trace des diamants volés. Quelques pierres à présenter à Sa Majesté lui donneraient davantage confiance en nos services et les bienfaits tomberaient sur nous comme la manne sur les Hébreux... tout en écrasant tous nos ennemis, bien entendu.

Duplay s'arrêta de nouveau pour observer son interlocuteur qui semblait toujours peu intéressé par toutes ces histoires. Le secrétaire, sur un ton plus confidentiel, ajouta :

— Mais je peux vous l'avouer, si vous êtes devant moi ce matin, dans ce bâtiment quasiment désert, c'est surtout pour remplir une mission bien plus élevée que cette affaire finalement assez banale. Comprenez bien que ce que je vais vous dire maintenant est secret. Nous sommes convaincus que Joseph Chunotte possédait toujours, au moment de sa mort, un trésor bien plus précieux que des cailloux éclatants. Je fais allusion à quelques feuilles manuscrites d'une valeur inestimable que nous avons surnommées, dans le

service, le Livret Rouge. Nous avons essayé plusieurs fois de le lui subtiliser, mais même nos meilleurs agents n'ont pu y réussir. Bien que je ne puisse vous en dire davantage sur la nature de ces papiers, je suis convaincu qu'en les ayant sous les yeux, vous les reconnaîtrez aisément. Nous pensons que ce dossier se trouve toujours dans la maison de Chunotte et sa mort précipitée nous permet de croire qu'il n'a pas eu le temps de s'en débarrasser avant de tomber de sa fenêtre. Il faut impérativement le récupérer avant les hommes du baron de Rouffiac qui, depuis le printemps, sont à sa recherche. Les services de l'hôtel de Juigné étant infestés d'agents prompts à nous trahir en fournissant des informations à ces anciens Émigrés se rêvant policiers, nous ne pouvons que compter sur un élément extérieur agissant dans l'obscurité, vous en l'occurrence. Vous devez donc retrouver impérativement ce dossier avant qu'il ne tombe entre de mauvaises mains, notre sort en dépend.

Duplay fit une courte pause dans l'attente d'une question ou d'une réaction, mais Le Mullois semblait toujours indifférent à ses propos. Il reprit donc :

—L'inspecteur Dugénie est présent sur les lieux depuis hier. Nous lui avons ordonné de ne rien déranger dans le bureau de Chunotte. Nous pouvons compter sur sa loyauté, mais sa faconde naturelle nous empêche de l'instruire davantage du but secret de votre mission. Il connaît également bien le faubourg et ses habitants. Selon son chef de division, il a été longtemps en charge des livrets ouvriers et de l'exécution des lois relatives aux arts et métiers dans le faubourg Saint-Antoine, n'hésitez donc pas à user de ses

connaissances qu'il met volontiers en avant. J'envoie immédiatement au commissaire Boucheron le dossier de Joseph Chunotte scellé par mes soins. Tout comme moi, vous aimez le papier, vous saurez en tirer parti. Vous avez rendez-vous avec Dugénie à quinze heures au commissariat du quartier des Quinze-Vingts, 78 rue de Charonne.

Simon Duplay fixa Le Mullois. Après un bref silence, le commissaire lui dit d'une voix ferme :

— Quel statut officiel vais-je avoir ?

— Comme les autres, agent secret de seconde classe avec rang de commissaire. Votre travail déterminera votre avenir dans la maison.

— Une maison qui me semble bien frondeuse. Dès l'obtention de mes lettres de créance annonçant ma réintégration administrative, je partirai, dit-il toujours avec la même froideur dans la voix.

Surpris par cette requête, le secrétaire lui répondit que tout cela devait rester confidentiel, qu'il ne pouvait souscrire à une telle exigence. Voyant que Le Mullois faisait le geste de se lever pour marquer son refus d'agir en agent occulte, le secrétaire de la police politique se décida à rédiger quelques lignes qu'il signa et cacheta de son sceau. Saisissant cette feuille plaçant son action dans la légalité avec nonchalance, Samuel Le Mullois la plongeait avec indifférence dans son gousset.

Tout en se levant, le commissaire fixa ardemment l'homme et ne put s'empêcher de lui demander :

— La monarchie est-elle menacée à ce point par ce Livret Rouge ? La mort mystérieuse de Chunotte a-t-elle tant d'importance pour le maintien de l'ordre ?

—En ces temps troublés, répondit Duplay, tout est politique. Le manque de farine dans un quartier, une chanson trop populaire, la diffusion d'une gravure irrévérencieuse ou bien même des commentaires sur les nuances tricolores de la lune... ne doivent être interprétés que de manière politique par tous les bons royalistes. Les faubouriens sont actuellement très agités. Chunotte était possesseur d'un lourd secret. Comme notre directeur d'aujourd'hui n'est qu'un courtisan détestant son métier, nous devons veiller au bon fonctionnement d'une machine que nous ont léguée des visionnaires du contrôle social et empêcher les Français de renouer avec le désordre.

Le Mullois en l'écoutant se dit intérieurement que Duplay était bien un artisan efficace de cet édifice de police élevé depuis plus de vingt ans pour soumettre et intimider ses compatriotes. Le secrétaire continuait à vouloir frapper tous ceux qui pouvaient représenter une menace pour l'ordre, quel qu'il soit. Son royalisme d'avant-hier avait bien du mal à comprimer l'indécrottable jacobin qu'il ne pouvait s'empêcher d'être. Le Mullois, tout en se disant qu'il était lui-même un agent modeste de cette organisation, fut extrait de ses pensées en entendant Duplay reculer son fauteuil en signe d'impatience et sonner la demi-heure. Il était temps pour lui de partir.

Après avoir quitté le secrétaire selon les formes, une fois dehors sous une éclaircie prometteuse, il se dit qu'en pressant le pas, il serait à l'heure pour le culte du pasteur Marron au temple de l'Oratoire. En passant sous la porte cochère, à la grande surprise du factionnaire, il ne put s'empêcher de se dire à voix haute : « Partons vite, il est temps pour moi de revenir aux choses sérieuses. »

Empruntant la magnifique passerelle de métal qu'il avait découverte à son retour de l'étranger, Le Mullois versa le sou de péage et franchit la Seine en compagnie des cuisinières des maisons du faubourg Saint-Germain qui se rendaient au marché du Palais-Royal. Le panorama était d'une beauté apaisante. Il était allé admirer quelques jours auparavant, au Spectacle pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue Neuve de la Fontaine, une vue de l'île d'Elbe et de sa capitale Portoferraio. Le Mullois se demandait de quelle force d'âme il fallait faire preuve pour troquer tant de grandeur pour tant d'ordinaire, renoncer à un empire pour une île minuscule.

Au même instant, au deuxième étage de la Direction générale de la police, la porte d'un cabinet caché attendant au bureau du secrétaire s'ouvrit sans bruit. Apparut aussitôt une frêle silhouette au visage émacié. L'homme élégant marcha d'autorité vers Duplay. Sans montrer aucune surprise, le secrétaire avec mesure lui fit part de ses réserves sur le choix de Le Mullois pour une telle mission :

— Cher ami, vous le savez très bien, il faut agir avec la plus grande discrétion. Ce policier n'est pas homme à s'épancher, il est comprimé par ses devoirs moraux comme dans une redingote trop étroite. De plus, Duplay, combien de fois dans notre longue carrière avons-nous croisé de ces hommes à principes ? Ils ont beau être rouges, bleus ou blancs, ce sont tous les mêmes, aussi faciles à deviner qu'à abattre. Utilisons pleinement le talent de ces individus qui nous méprisent pour nos reniements, mais qui ont besoin de nos imperfections pour exister. Soyons confiants et en manœuvrant bien, grâce au Livret Rouge, nous vaincrons nos ennemis... une fois encore. Reprenons la Direction de

LE COMLOT DU LIVRET ROUGE

la police et nous retrouverons notre influence et notre puissance pour le salut de la monarchie... bien entendu.

Un large sourire barra le visage de Simon Duplay alors que l'homme, avec l'aisance d'un propriétaire circulant dans ses appartements, s'empressait de marcher dans la direction du cabinet secret et de quitter dans la plus grande discrétion l'hôtel de Juigné.